

FLORENTINE



Premier et dernier épisodes par

MICHELINE GOSSELIN

Avec la collaboration et la complicité de :

**CHRISTIANE Guindon
RANYA Hebner
MARTIN Gravel**

Du collectif des

ÉCRITS 20 ♥

Première partie – Micheline Gosselin

À part du bruissement d'insectes, pas d'autres sons, aucun mouvement, et rien de neuf ne se manifeste en ce début juillet 1979, dans la campagne ontarienne de Florentine. Le soleil ardent darde impitoyablement ses rayons brulants sur le pré fleuri... et la boîte aux lettres est encore vide ! Quel désarroi ronge le cœur et l'esprit de la jeune femme ! Quand recevra-t-elle enfin cette réponse cruciale ?

Comme si ça ne va pas déjà assez mal ! Elle retourne à la véranda d'un pas lent, la tête baissée. Elle s'assois à l'ombre sur la balançoire et se met à ruminer son mauvais sort. Il y a 12 ans, la chaussée glissante cause un horrible accident et prend la vie de sa mère et de sa sœur jumelle. Elle n'a que 6 ans. Son père, rongé de peine et de désespoir, ne s'en rétablit jamais. Afin de survivre, il redouble ses efforts sur la terre qu'il vient d'acheter. Se garrochant corps et âme dans son travail, il évite ses enfants le plus possible. Il passe ses journées et ses veillées dans le champ, dans la grange ou dans ses serres, seul et maussade. Pour tenir la maison et pour surveiller Florentine et son frère cadet, Marcelin, Hectorin Moisan embauche une femme de ménage, Mariette. Celle-ci arrive vers 6 h le matin et repart à 20 h le soir après avoir couché les petits. L'année de deuil obligatoire écoulée, Hectorin épouse Mariette, beaucoup plus par convenance que par amour. Elle ne s'en plaint pas, car elle s'est éprise de la belle Florentine et du taquin Marcelin. Elle les cajole, joue avec eux et s'assure qu'ils ne manquent de rien. Elle les élève comme les siens et n'existe que pour eux. Le fameux Hectorin ne s'occupe pas plus d'elle que de sa progéniture. Les jeunes, eux, s'en réjouissent. Mariette est le baume sur leur blessure d'avoir perdu leur sœur et leurs deux parents, même si leur père demeure toujours, en apparence du moins, sous leur toit. À 16 ans, Marcelin s'enrôle dans l'armée canadienne. Il ne donne aucune nouvelle depuis son inscription. Les appels téléphoniques ainsi que les lettres de Mariette restent sans réponses. Il y a deux mois, la pauvre dame est morte d'un infarctus causé par la peine et l'inquiétude. Avec sa belle-mère et son petit frère disparus, Florentine se retrouve seule avec son père. Ils ne se parlent que trois ou quatre fois pour discuter d'épiceries et de tâches. Elle en a marre. Elle doit partir au plus sacrant ! Mais comment ?

Isolée à la campagne, sans moyen de transport, sans contact régulier avec d'autres personnes, elle n'est toutefois pas sans ressources. Elle remercie le ciel pour ses bénédictions. En l'absence d'amis, elle a quand même quelques connaissances qui ont accès à une auto et qui viendraient la chercher et la conduire en ville si elle les payait 15 \$. Elle a 4 000 \$ d'économie. De plus, elle est parvenue à développer quelques aptitudes. Sa belle-mère lui a enseigné à faire la cuisine, à coudre et à tenir maison. Elle lui a aussi permis d'obtenir un emploi à temps partiel dans un grand magasin en ville où elle a acquis beaucoup d'expérience de travail aux caisses ainsi que dans les différents rayons de vêtements, de souliers, de papeteries, de bonbons et même dans le restaurant. C'est Mariette qui assure son transport. Malheureusement, son décès met fin à cet apport précieux. Florentine doit abandonner son petit boulot.

Son père refuse de l’emmener et encore moins de lui montrer à conduire la voiture. Avec l’aide de l’orienteur de son école secondaire, elle écrit plusieurs demandes et remplit beaucoup de formulaires. Elle les poste, mais ne reçoit aucune réplique. Cependant, chaque jour, elle marche à la boîte aux lettres dans l’espoir d’y obtenir une réponse favorable.

Elle continue sa réflexion tout en se balançant encore une demi-heure puis entre préparer le souper. Ensuite, comme tous les soirs, elle nettoie la cuisine et monte lire dans sa chambre. Elle s’endort vers 22 h.

Lundi après-midi, après l’orage rafraichissant, elle refait son pèlerinage habituel à la boîte aux lettres. Eurêka! Enfin! Deux réponses sont arrivées! Tremblante, elle ouvre et lit chacune de ses lettres trois fois. Florentine saute et crie de joie. Puis elle s’arrête tout d’un coup. Elle ne veut pas alerter son père. Non, il ne saura rien, tant qu’elle ne se déciderait de le lui dire. Souriante d’une oreille à l’autre, elle court chez elle faire quelques appels et, enfin, boucler ses bagages.

Deuxième partie – Christiane Guindon

En entrant doucement dans la maison, elle constate que son père n’est pas rentré, car ses bottes ne sont pas dans le portique. C’est le moment idéal pour appeler sa tante Angélique avec qui elle a fomenté son départ et obtenu des adresses d’employeurs éventuels dans son patelin.

— Ma pauvre chouette, je suis bien chagrine de ce qui t’arrive. Tu me racontais dans ta dernière lettre que mon Torin de frère n’est encore que l’ombre de l’ombre de lui-même, ça doit être pénible. Bien contente que tu aies enfin reçu des offres.

— Oh merci ma tante ! Je suis tellement heureuse que tu m’accueilles chez toi, je suis en train de virer folle ici. C’est long avoir une face de carême devant soi continuellement. Pourquoi il me fait ça, je suis encore là moi, il pourrait me regarder, avoir une réaction, quelque chose ?

Des larmes roulent sur ses joues par trop d’émotion en même temps.

— Penses-y ma belle Flore. Ton père a dû en peu de temps faire le deuil de trois personnes qu’il chérissait, et ton frère ne donne plus signe de vie. Il doit avoir tellement peur de te perdre toi aussi qu’il ne veut plus s’attacher à qui que ce soit. Il s’est construit une armure pour que plus rien ne l’atteigne.

Silencieusement, les larmes de Florentine redoublent au bout du fil. La culpabilité la gagne et vient faire un croque-en-jambe à la joie qu’elle avait ressentie à la lecture des deux offres d’emploi. Les sentiments partagés se livrent une bataille sans merci dans son cœur.

— Je vais le faire mourir si je l'abandonne moi aussi. Est-ce que je devrais rester ici pour m'occuper de lui? D'un autre côté, si je ne pars pas, c'est moi qui risque d'y rester. Je n'ai plus la force...

— Non, ce n'est pas ce que je dis. Tu ne peux pas lui consacrer ta vie. Ce combat-là ne t'appartient pas. Je sais que plusieurs personnes de la famille ont essayé de lui faire entendre raison et de l'aider, y compris moi dans les deux premières années du décès de ta mère et de ta sœur. Un moment donné, c'est bien beau la charité chrétienne, mais si on ne veut pas couler avec le bateau qui prend l'eau, il faut lâcher prise et sauver sa peau.

Pour toute réponse, Florentine renifle et s'essuie les yeux.

— Allez ma chouette, sèche tes larmes. Comme je te le disais, ton oncle va aller te chercher à la gare d'autobus de Chandler. Tu es certaine que tu ne changes pas d'avis et que tu ne vas pas t'ennuyer de chez toi? On est à 700 milles d'Alfred !

— Ça ne me fait pas peur. J'ai même hâte. Il me reste quelques appels à faire pour organiser les derniers détails. Je vais probablement dormir à Rivière-du-Loup chez tante Liette. Si tout va bien, je devrais arriver le 13 après souper.

— Bon bien, c'est entendu. On se tient au courant si quelque chose change. Prends bien soin de toi ma poussinette. Puis ne t'en fais pas pour ton père. C'est un grand garçon et tu as le droit de vivre ta vie. À bientôt !

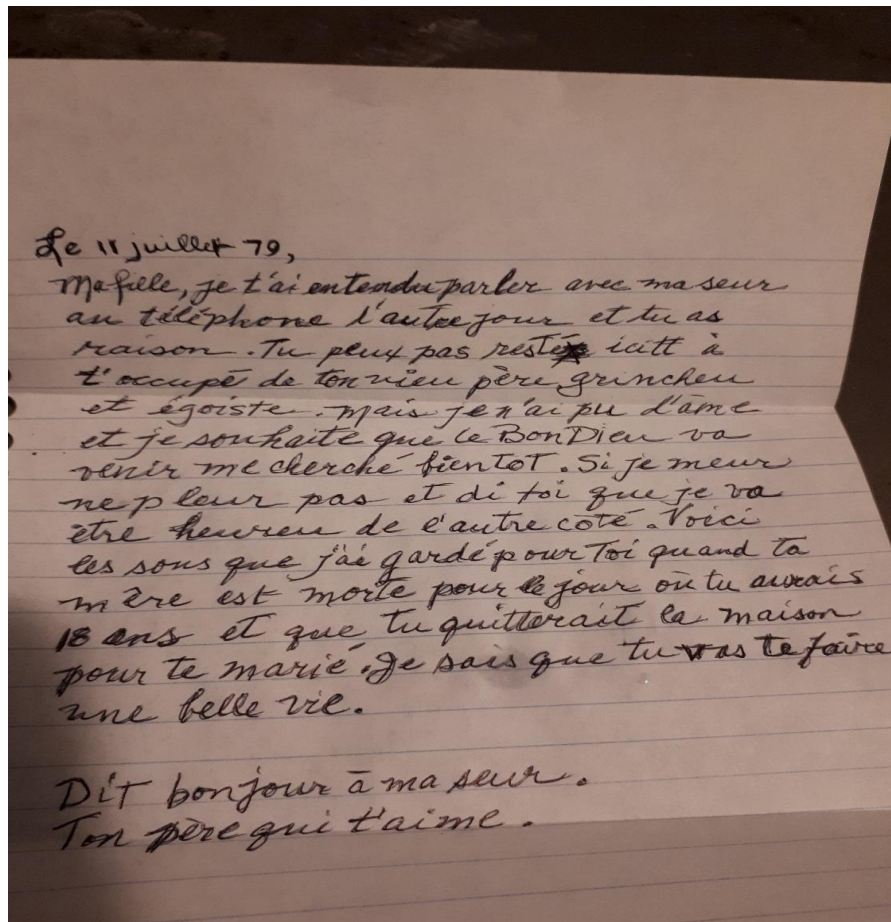
Le 12 juillet au petit matin, à bord de l'autocar qui l'amène vers la Gaspésie, Florentine rumine la conversation qu'elle a eue avec son père la veille pour lui annoncer la nouvelle de son départ. Plutôt un monologue qu'il a subi d'une oreille en apparence sourde.

Sentant le mal de tête la gagner et son estomac se nouer, elle refuse le chagrin qui se manifeste une fois de plus. Elle sort de son grand sac fourre-tout le roman qu'elle a emprunté à la bibliothèque restée intacte de sa chère maman qui dévorait tous les ouvrages qui lui tombaient sous la main. Lorsqu'elle ouvre le bouquin, une petite enveloppe en glisse.

Elle contient un chèque de 12 000 \$ et une petite lettre...

« Le 11 juillet 79 – Ma Fille, je t'ai entendu parler avec ma sœur au téléphone l'autre jour et tu as raison. Tu ne peux pas rester ici à t'occuper de ton vieux père grincheux et égoïste. Mais je n'ai plus d'âme et je souhaite que le Bon Dieu vienne me chercher bientôt. Si je meurs, ne pleure pas et dis-toi que je serai heureux de l'autre côté. Voici les sous que j'ai mis de côté pour toi quand ta mère est morte pour le jour où tu aurais 18 ans et que tu quitterais la maison pour te marier. Je sais que tu vas te faire une belle vie.

Dis bonjour à ma sœur. Ton père qui t'aime. »



Troisième partie – Ranya Hebner

Elle regarde tour à tour la lettre et le chèque. Derrière un visage impassible aux yeux des autres voyageurs, elle se sent envahie, assaillie par un tsunami d'émotions contradictoires : surprise, colère, rancœur, chagrin, soulagement, joie, mais surtout une écrasante tristesse. Après toutes ces années de mutisme, toutes ces années où ils auraient pu se rapprocher, bâtir une complicité indéfectible comme seuls un père et une fille peuvent partager. Au lieu de cela, il avait coupé les amarres qui les retenaient l'un à l'autre. Il avait choisi de laisser son cœur dans l'oubliette intemporelle de son chagrin. Il aurait pu en sortir, se laisser guider par la lumière de l'affection de ses enfants. Mais il s'était bien gardé d'ouvrir les yeux ; il lui aurait suffi de les regarder pour trouver la voie vers une nouvelle joie tranquille. Mais il n'avait pas su voir l'étincelle et, fourbu de porter le lourd fardeau de son chagrin, il n'avait pu que pousser ses enfants à chercher ailleurs un peu de chaleur humaine, un peu de lumière, une reconnaissance de leur existence.

Mais il y a aussi la joie d'apprendre qu'il a son bonheur à cœur, qu'il l'ait entendue et mieux encore écoutée. Elle est importante aux yeux de son père.

Une telle somme lui ouvre des portes qu'elle n'a même pas envisagées. Quelle voie allait-elle suivre ?

Elle ferme les yeux, essayant d'imaginer la multitude de possibilités qui s'ouvrent devant elle. Elle a beaucoup lu grâce à sa mère et connaît bien les grandes dames de l'histoire, celles qui en ont changé le cours, amélioré la condition des femmes et de divers groupes minoritaires ou simplement persécutés. Une chose est claire, le miasme de la politique ne l'intéresse pas, à aucun niveau. Elle n'a aucune patience pour les réunions interminables et les discours vides. Née sous le signe du taureau, il lui faut de l'action, des rencontres et surtout des résultats. Elle veut un travail intéressant, stimulant, varié. Elle prendra l'emploi qui lui a été proposé. Assistante-comptable n'est peut-être pas l'emploi le plus glorieux, mais c'est une porte ouverte, grande ouverte vers l'avenir de son choix. Elle sait qu'elle veut quelque chose qui bouge, quelque chose qui lui donne l'impression de contribuer un tant soit peu au bien-être d'autrui. Infirmière, enseignante, docteure (non c'est trop long pour y arriver), l'armée peut-être... non elle déteste se faire dire quoi faire et obéir en silence n'est vraiment pas son style. Regardant le paysage qui défile devant ses yeux, elle aperçoit un petit avion, qui fait des pirouettes dans le ciel. Une phrase de Richard Bach, un de ses auteurs préférés, lui vient à l'esprit « l'avion c'est la liberté dans l'espace, le voilier c'est la liberté dans le temps ».

Un jeune homme assis dans la rangée à côté lui dit :

— C'est un Cessna 152, un des meilleurs avions pour faire de la voltige.

Florentine se tourne vers lui un peu surprise et lui sourit.

— Comment savez-vous le nom de l'appareil ? Êtes-vous pilote ?

— Non, je suis mécanicien en aéronautique pour le moment. J'ai bien pensé à devenir pilote, mais je suis trop attaché au plancher des vaches.

Elle rit.

— Mon nom est Florentine et je pense que j'aimerais beaucoup pouvoir voler.

— Pardon, je ne me suis pas présenté. Mon nom est Fabien et vous savez, ce n'est pas si difficile de devenir pilote. Ma sœur l'a fait. Elle a deux enfants et elle prenait des cours les fins de semaine ou chaque fois qu'elle avait des sous. Maintenant, ses enfants sont autonomes et elle pilote un hydravion pour promener les touristes et les scientifiques, transporter des malades ou approvisionner des communautés isolées. Elle adore ce qu'elle fait.

Les yeux de Florentine brillent de mille feux... elle avait trouvé sa voie. Elle allait devenir ambulancière du ciel et pilote, pilote pour le plaisir.

Fabien lui explique ce qu'est MEDEVAC et, ravi d'avoir toute l'attention de Florentine, il lui donne autant d'informations sur le sujet qu'il en connaît. Elle est jolie, pense-t-il, et intéressante. J'espère que nos chemins se croiseront encore.

Florentine, quant à elle, se voit déjà dans le ciel. Une secousse de l'autobus la ramène sur terre et elle regarde Fabien, se disant qu'elle vient de se faire un nouvel ami, bien sympathique et plutôt beau de surcroît.

Quatrième partie – Martin Gravel

Les choses se placent, les choses avancent. Elle se souvient que son père disait souvent : quand on n'avance pas, on recule ! Et bien dans son cas, Florentine était loin de reculer.

Elle se plaît bien dans son poste d'assistante-comptable pour la Clinique Vétérinaire de Chandler. Ses partenaires de travail sont sympathiques et elle a rapidement fait sa place au sein de l'équipe. Travailleuse acharnée, tous s'entendent pour affirmer que son addition comme employé à la clinique est bénéfique.

Elle suit des cours de conduite afin d'obtenir son permis et une fois fait, elle s'achète une petite automobile qui lui permet maintenant de faire des allers-retours à Québec. Mais que se passe-t-il à Québec ? Eh bien, il y a une école de pilotage. En gérant bien son budget, après avoir passé les premières semaines dans des motels, elle trouve une chambre pas très chère disponible chez un nouveau contact dans sa nouvelle ville de formation. Bien sûr, de faire plus de 18 h de route pour aller et revenir de Québec charge pas mal son horaire, mais elle a la chance d'avoir des employeurs vraiment gentils qui lui permettent le temps nécessaire pour sa formation de pilote, pourvu qu'elle assume ses 40 heures de travail à la clinique.

Tout va vraiment bien pour Florentine, elle ne peut que se féliciter d'avoir fait ce changement dans sa vie, elle touche au bonheur, son bonheur à elle. Elle a même la chance de reprendre contact avec Fabien. Ce dernier a aussi fait du changement dans sa vie. Elle a eu un peu de regret lorsqu'il est débarqué à Rimouski, de ne pas avoir fait d'effort pour prendre ses coordonnées. Après tout, on croise des gens chaque jour, pourquoi se jeter sur le premier venu ? Mais Fabien semble avoir un petit je-ne-sais-quoi. Il a, depuis lors, accepté de laisser son travail à Rimouski pour accepter un nouveau poste à l'aéroport de Québec. Quelle ne fut pas la surprise quand Florentine le voit attablé à la cantine de l'aéroport ! Et que dire de l'effet de réciprocité qu'elle sent lorsqu'elle voit de la joie dans son regard lorsque ses yeux croisent les siens ?

Bien que sa fréquentation aille bien avec Fabien, Florentine décide de garder son indépendance et surtout sa chambre les week-ends, quoique, pour certains soirs passés à Québec, cette chambre reste sans la visite de notre belle apprentie aviatrice.

Mis à part son travail, qu'elle adore, sa vie à Chandler se révèle être un peu trop monotone pour la nouvelle Florentine. C'est vrai que sa vie à Québec est un véritable choc d'adrénaline. Chaque semaine, les 9 heures de route pour se rendre à Québec passent comme un coup de vent. Elle se rend parfois compte qu'elle n'allume même pas la radio pour la divertir pendant le trajet. Elle pense à sa formation et anticipe ce qu'elle va apprendre. Elle imagine enlacer Fabien et où ils iront souper et ce qu'ils feront en soirée. Mais pour le retour, les 9 heures de route pour revenir à Chandler semblent interminables. Retourner dans la monotonie n'est jamais vraiment excitant. Heureusement, il y a le travail à la clinique.

Elle réalise que sa tante, bien que très sympathique, ressemble peut-être un peu trop à son frère, bousculant beaucoup trop de souvenirs qu'elle n'aime pas de son père pour son goût. Raison de plus pour vivre sa passion à 110 %. Elle redouble d'ardeur dans ses études théoriques et si tout continue à bien aller, elle pourra commencer à voler dès l'été prochain. Il se révèle qu'elle a un flair hors pair pour comprendre les détails techniques de l'aéronautique. Elle se surprend elle-même à aimer les aspects scientifiques de son apprentissage.

Et par un beau matin d'automne, elle reçoit un appel. Assise à son bureau, en pleine séquence de tenue de livre, son téléphone se met à sonner. Sa concentration lui rend difficile de sortir de son travail. Enfin, elle prend le combiné :

- Papa ?
- Flo... Floren...
- PA-PA ?
- Flo ne...

Et soudain, plus rien... le silence... un long silence... entrecoupé de Florentine qui crie « Papa » à intervalle irrégulier... puis après de longues minutes, la ligne coupe.

La panique s'empare de Florentine, elle est si loin. Elle raconte le tout à Sylvie, l'adjointe du patron qui lui suggère d'appeler les autorités locales en racontant son histoire pour obtenir de l'aide.

Ce qu'elle fait. Elle passe la matinée au téléphone à suivre lentement les développements de ce qui se passe à plus de 700 milles de la clinique. Tout en attendant sur la ligne, une seule question lui résonne dans la tête : dois-je me mettre en route pour rejoindre papa ?

Dernière partie – Micheline Gosselin

Finalement, elle demande congé à ses patrons, et prend l'avion pour Ottawa où son père est hospitalisé, à l'Hôpital Montfort. Comme elle a une escale de 2 heures prévue

à Québec, elle téléphone à Fabien et le supplie de venir la rejoindre lorsqu'elle attendra son prochain vol. Il lui promet de faire son possible.

Bien installée dans son siège avec ses livres et ses notes de cours, dans le but d'étudier, Florentine se met tout à coup à songer avec amertume à son père. Elle sait dans le profond de son âme qu'elle doit faire la paix avec son passé pour pouvoir l'accompagner dans cette maladie soudaine, quoiqu'il lui arrive. Elle sanglote silencieusement et serre très fort son grand sac fourre-tout en regardant par la fenêtre. Elle permet à toutes les peines, les solitudes et les frustrations ressenties contre lui, lors de sa jeunesse à Alfred, de remonter à la surface. Heureusement, il n'y a personne immédiatement devant ou à côté d'elle. Elle laisse libre cours à ses abondantes larmes douloureuses refoulées depuis tant d'années. Avec sa maturité forcée, elle sait qu'elle doit revisiter tous ses vilains souvenirs de jeunesse afin de s'en départir une fois pour toutes. Elle les accueille dans son esprit, un à un. Elle les reconnaît, les nomme, les ressens et console tendrement la petite fille en elle qui a si cruellement souffert de la carence affective de ses parents biologiques. Et puis, elle se souvient inopinément de Mariette, sa gardienne devenue belle-mère. Comme elle avait été gentille, aimante et présente, elle ! Grâce à Mariette, Florentine a appris ce qu'est l'amour inconditionnel. Puis imprévisiblement, elle éprouve le besoin pressant d'abandonner ses souffrances en toute sérénité. Elle les imagine s'envoler dans l'univers par le hublot, l'une après l'autre. Elle sèche ses larmes, se mouche et boit de l'eau. Épuisée, elle ferme les yeux, appuie sa tête sur le dossier de son siège et s'endort. Elle se réveille lorsque les roues de l'avion bondissent au sol. Une grande paix comble son cœur. Elle inspire profondément et expire une zénitude qu'elle n'a pas éprouvée depuis longtemps.

Florentine ramasse ses choses et sort de l'avion, allégée et libre. Malgré l'inquiétude de l'avenir de son père, elle sait qu'elle lui a pardonné. Merci la vie ! Lorsqu'elle se rend dans la salle d'attente devant la porte du vol pour Ottawa, elle aperçoit Fabien. Elle court dans ses bras et ils s'enlacent longuement. Fabien commence à lâcher l'étreinte, mais Florentine le serre plus fort et se met à pleurer de joie cette fois. Il ne le sait pas et croit qu'elle s'inquiète pour son père. Il la serre fort à son tour. Lorsqu'ils s'assoient enfin, il lui annonce qu'il l'accompagne à Ottawa. Elle le regarde, stupéfaite, puis l'embrasse.

- Vraiment ? Vrai de vrai ? Tu montes à Ottawa avec moi ?
- Oui, mon amour. J'ai des congés en banque que je dois utiliser. Alors j'en profite.
- Ça tombe bien ! J'ai quelque chose d'extraordinaire à te raconter.

Étonné, il l'écoute lui raconter l'expérience de lâcher-prise qu'elle vient de vivre. Elle lui confirme qu'elle pardonne à son père dans son corps, dans sa tête, dans son âme et de tout son cœur. Il le voit dans ses yeux et dans sa démarche, sa belle Florentine s'épanouit ! Quelle joie ! Il l'embrasse et lui dit :

- Comme je t'aime...

— Moi aussi je t'aime !

Ils atterrissent à Ottawa deux heures plus tard. Ils se rendent à l'hôpital Monfort et retrouvent Hectorin bien mal en point. À la vue de sa fille, il sourit et lui tend la main qu'elle prend sans hésiter. Elle s'approche encore plus pour l'embrasser et lui dit :

— Je t'aime Papa ! Je te pardonne.

— Merci mon enfant. Moi aussi, je t'aime. Sois heureuse, ma fille. Tu le mérites.

Hectorin décède 10 minutes plus tard.

Atteint d'un cancer au pancréas depuis 2 mois, Hectorin avait bouclé toute sa vie. Il avait organisé et prépayé tous ses arrangements funéraires. Il avait vendu toutes ses possessions et avait fait son testament. Il lègue, à parts égales, toute la somme de ses avoirs ainsi que les prestations d'assurance vie à sa fille et à son fils Marcelin. Il n'avait jamais perdu espoir que celui-ci réapparaisse un jour.

Après les obsèques, Florentine retourne à Chandler. Elle remet sa démission, mais demeure à la clinique le temps qu'on lui trouve un remplaçant, et une semaine de plus pour aider à la formation du nouvel employé. Puis elle donne un généreux chèque cadeau de voyage à sa tante Angélique et à son oncle en remerciement pour tout ce qu'ils avaient fait pour elle.

Florentine déménage ensuite à Québec où elle s'achète une petite maison. Elle trouve facilement du travail dans le bureau de comptabilité à l'aéroport où elle suit ses cours. Diplôme en main, elle épouse Fabien et décroche immédiatement un emploi avec MEDEVAC-Québec.

Sept ans plus tard, n'ayant pas retrouvé son frère malgré leurs recherches exhaustives, l'armée canadienne lui émet un certificat de décès officiel pour soldat disparu au combat. La part d'héritage de son frère lui revient donc et s'ajoute aux sommes économisées par le couple grâce à leur mode de vie frugal et à de judicieux investissements. Les deux tourtereaux sont ravis. Ils réalisent enfin leur rêve le plus cher : celui d'acheter une entreprise d'aviation qui offre des services de transport médical, d'approvisionnements pour les communautés isolées et de vols nolisés pour les touristes, les scientifiques et les gens d'affaires. Fabien qui a obtenu des certificats de gestion, d'administration et de commerce s'occupe de la paperasse et de la mécanique tandis que Florentine surveille la comptabilité et pilote les avions. Dans moins de six mois, ils ont triplé leurs chiffres d'affaires et embauchent un autre mécanicien et trois nouveaux pilotes, dont le fameux frerot, Marcelin, qui est réapparu dans la vie de Florentine. Mais ça, c'est pour une autre histoire...